

# *Déhiscences*

*Ana Minski*



*Les Ruminant(e)s*



## *Herbe, pierre et sang...*

*à Théo*

1.

La solitude et le silence façonnent  
les glaciers volubiles d'où s'élèvent  
gouffres et tourbillons.

Du liant des ombres d'un horizon en débâcle  
naît un être d'herbe, de pierre et de sang.

Harnaché aux gouttes de pluie,  
telle une onde naviguant dans le blanc des marges,  
il nage dans les frondaisons.

Et de son haleine surgit une horde de fantômes  
aux mordantes exhalaisons.

Malmenée par le vent, sa langue lutte en jeu de mots,  
et de ses lèvres vertes coule une cascade de lettres  
initiant l'orogénèse de corps en construction.

La meute de ses pensées sauvages  
chevauche joyeusement  
tout le bric-à-brac d'un monde s'éveillant.

D'un œil sombre il observe un horizon en jachère  
et d'un œil clair un sol aux multiples variations...  
Ses regards attisent les intensités qui bourgeonnent  
à la surface de frêles esquisses de versants.  
Et son sifflement sillonne le lit des fantômes,  
rivière de hyènes à l'appétit vorace et bruyant.

D'une initiale se forme l'instant des métamorphoses  
et toute une gamme de sonorités boiseuses se répand,  
glisse et enlace les tumultes d'une âme cachée  
dans un monticule vibrant.  
À l'aube se soulève à tout rompre  
le lieu du grand écartèlement  
et l'informe s'agrège à l'être d'herbe, de pierre et de sang...

2.

Des ténèbres sourd le crépitement d'une parole naissante  
dont la hasardeuse genèse jaillit en cri.  
Et le cri se démène comme enfant entravé  
dans un monde où l'écho est un coup de fouet.

Né du débordement des astres,  
le sans-voix entend le crissement des larves  
geindre au fond de son ventre.  
C'est le temps, grondant vers sa bouche emplie de boue,  
qui ballotte au fil des multiples épanchements.

Temps et sans-voix s'enlacent et s'épousent  
en mélancolique tempête  
jusqu'à l'accrétion du jamais-ne-veux-être  
vaincu par les yeux déchirant le ciel.

La rosée se dépose sur le visage blême,  
fleur d'où jaillissent ruisseaux et vents.  
Sous le terte humide le corps en fourmilière  
est secoué de spasmes stridents.  
Et la bouche, en grands flots de terre grasse,  
vomit une naine aux mains gantées d'âges.

Méticuleusement, elle ôte les strates, les unes après les autres.

Le temps, hargneux, s'agite en battements d'ailes,  
et lacère le corps de son hôte  
ombre portée de souvenirs qui disparaissent en  
chiroptères.

Écorché, le sans-voix, libéré de sa gangue,  
rampe et s'enfonce dans la poussière brûlante.  
Le monde pénètre alors les pores et le cœur,  
galet gisant sous le flux des écoulements,  
court se nicher dans sa cage d'os.

3.

Le sans-voix est l'allongé dos contre sol et membres disloqués.

Derrière ses pupilles nagent des bancs de poissons en frai.  
Leurs scintillantes écailles, en frénétiques oraisons,  
provoquent sadiques et ironiques insomnies.

De l'autre côté du regard les feux de Saint-Elme  
annoncent l'outrancière agitation  
qui déchire les chairs et brise les os.

L'allongé se tord en lézarde tandis que s'extrait  
en larmes l'ichtyofaune turbulente.  
En tramontane elle bouleverse poignets, muscles et gorge.

Le nœud coulant qui se forme déforme le sans-voix-  
allongé  
dont le corps est une bauge où se prélassent le vide-non-  
dit,  
fébrilement accroché au coin d'une lèvre gercée.

En expansion monotone il résonne en vibrations blanches  
et s'accouple au cadavre stellaire fouetté d'ombres.

L'allongé-sans-voix s'orne dès lors de signes idiots,  
et son vide-non-dit se dévide.

Aucune volonté ne peut interrompre le dévidement  
et l'allongé-sans-voix de toute part se dégobille,  
riant dans l'amas gazeux de ses entrailles.



## *Les mutilés*

à Naima

1.

J'ai rêvé, un long rêve, une éternité  
face au miroir ouvert sur l'immensité...

en vague écume d'être il vint vers moi  
et, vaporeux comme foudre en pays de glace,  
nous fûmes cascade de brume...  
vibrants en arc-en-ciel, nichés dans les plumes d'un geai,  
le bleu était notre couleur, nos sourires étaient de neige.

J'ai rêvé, un long rêve, une éternité  
face au miroir ouvert sur l'immensité...

toutes les métamorphoses étaient alors possibles  
toutes les hybridations, toutes les réversibilités  
de chute de pierre en clapotis, de clapotis en bois secs...  
nous étions espace de libération et fulgurances indomptées  
Nos cris stridents lacérant sans relâche  
les mises en forme de la réalité...

J'ai rêvé, un long rêve, une éternité  
face au miroir ouvert sur l'immensité...

2.

Dérèglement des sens... à l'aube  
je revêts mon masque du jour  
masque extravagant, masque luxuriant  
le monde, inscrit au fer rouge, m'aveugle  
en picotements il me bouleverse la peau  
polysémiques les êtres et les choses  
me brûlent, me lacèrent et m'écorchent  
tour à tour cafardeuse, colérique, euphorique  
je suis averse, vent, crépuscule et champs  
de ma bouche sourd un geysier d'incantations  
engendrant monstres et flots de sang  
de ma cécité un kaléidoscope délie  
ombre et lumière des cadres dormants  
et un foisonnement de bourgeons se distille  
fluidifiant à tout rompre le rire des enfants...  
À la minuit, j'en appelle aux vieilles fées, vieilles et gaies,  
pour qu'elles me tendent le masque de l'apaisement...

3.

maladroits nous déraillons dans un paysage sombre  
où ni ombre ni couleur ne s'esquissent...  
et sommes monstre au sourire démesuré  
dans un pays où règnent les mutilés...

automates aux racines profondes et droites  
ils ne souffrent d'aucune hypertélie  
des moignons de sentiments gesticulent le long des  
sentiers  
en membres disloqués ou en têtes égarées.

des lèvres de phalène s'accouplent parfois  
à ces fleurs aux pistils estropiés  
mais jamais la synergie ne fonctionne...  
toujours d'un blanc laiteux le sourire des mutilés...

en ondes multicolores nous errons  
sur cette terre au sol clouté  
sans repos, toujours aux aguets,  
craignant de perdre la précieuse cargaison de nos âmes...

farfadet sorcière dragon harpie centaure gorgone

vêtus de lierre de lichen de terre de mousse  
ne sachant pas marcher toujours dansant, moqueurs et  
hilares,  
craignant la sentence du jaloux vaniteux nous nommant :  
créature d'hôpital bonne pour le bûcher...

## *La phosphorescente*

à Céline

(publié dans *Les tas de mots* n° 17, hiver 2015)

La phosphorescente  
à l'ombre des saules  
se dégrise des ondes lacustres...

Ses yeux éblouissants, sur peau rouie de rosée,  
sont feuilles qu'oiseaux arrachent  
et ses dents, en lucioles dansantes,  
glissent le long des écorces de la nuit...

Hypnotisée de sons,  
courant comme insectes dans son corps ouvert,  
elle déborde de délectation  
et contamine de son sang l'herbe et les pierres...

Funambule en chute perpétuelle  
assaillie de bruissements, de tremblements, de  
picotements  
dans une frénétique effervescence elle devient  
bal d'engoulements...

Et les esprits, en papillons de nuit,

sont emportés, dans sa gueule crépusculaire...

Ballonnée et ballottée,  
elle est cadavre stellaire  
mettant bas l'enfant fripon

## *Bruissement de pierre...*

*(publié dans Le capital des mots)*

Bruissement de pierre sous langue d'eau  
Constellation saignée de cheveux blancs  
L'herbe répand la voix des grillons  
Les rivières d'aubépines fuient l'horizon

Ma poitrine s'effrite à l'union du soir  
Louvoie l'émeute des lendemains  
L'ombre des chats efface mon nom  
Gouffre de voyelles arraché au goudron

La partition déroule ses ondes opaques  
Il n'y aura plus de vol au cœur des serpents  
Les immeubles chutent dans les faubourgs  
Je m'ouvre à demi de l'œil et du ventre

S'engouffrent le désarroi des amours  
Mais les roches me respirent à la traînée des cris  
L'inaltérable soif des oiseaux nocturnes  
Se niche dans le sourire de mon salut

## *L'envol hercynien*

La pie détourne les masques  
Les nuages s'allongent en rivières  
Les arbres sont arche d'aubes  
Dentelées de chenilles et de nymphes

Cils égarés dans la brise des feuilles  
Araignées lovées dans les commissures  
L'abandon se dévêt en plateau de nerfs  
La silice virevolte entre les dents

Équilibriste du premier rougissement  
dans les pupilles du lointain  
l'émanation des bêtes  
inaudible déchirement...



## *Momortun*

Colonnes de fer,  
Berceau de pleurs électriques,  
Horizon en jet de lanterne,  
Silhouettes acéphales...

Peau est Momortun, peau sèche et épaisse,  
Peau de tambours anthropophages...

Ponts de rails rubéfiés,  
Nappe de verres multicolores,  
Statues coulées et érodées,  
Nuages de tissus usés

Torpeur est Momortun, torpeur grise et crasse,  
Torpeur de chiens en cage...

S'agite en draps blancs le souffle des souvenirs  
Floraison éphémère de visages

Corps est Momortun, corps de bile et d'urine  
Corps de cuivre aiguisé...

La surdité creuse un tunnel pour les étoiles  
Se ruent, se cabrent, se malmènent  
Les entrailles terriennes...

Angoisse est Momortun, angoisse solaire et boueuse,  
Angoisse suppurante de vieilles plaies

*Les Ormonimpes*

*(publié dans Le capital des mots)*

La neige s'infiltré soulevant des pans de peau  
Des drapés de gras tombent mollement sur les os  
Sifflements de grenouilles ailées  
Aboiements de serpents quadrupèdes  
De membre en membre des braiments de nerfs se  
répondent  
Les Ormonimpes pénètrent les narines  
Explorent diverticules, boyaux, grandes salles  
À l'affût d'ombres sauvages à fixer  
D'écorces et de rouille ils se frottent et grattent  
Parfum de tourbe bouches d'airelles moisies  
Ils reniflent et gouttent sous les plis des os mous  
Un orgue hurle des sommets du ciel  
La pitance s'impatiente et s'agrège  
Germination des maladies  
L'orgue s'alimente au tourbillon  
Dans les réseaux statiques  
Les Ormonimpes frétilent de contentement

*À l'ombre du cèdre...*

*à Julie*

La nature s'ébouriffe  
bouffée de jonquilles en navires coulés  
sourire en gerbes folles

\*\*\*

Dans le pli des parfums  
Des nappes de couleurs  
Minuscules invisibles inaudibles  
En érythème, urticaire, ulcère...

Les souvenirs s'immolent  
dans les bassins versants

cèdres  
galets  
creux d'herbe  
ruines  
merles

des robes pulmonaires  
libèrent  
la gorge fendue  
des momies

## *La trimarde*

sa bouche est une plaie  
dominant son armure de fer  
les pierres creusent ses reins  
les fleuves ses printemps voraces  
sang sa robe d'herbe folle  
caladium déchiqueté son sexe d'été  
les saisons la parcourent  
les chiens la chevauchent  
abolements de vipères  
dans l'ancre de son haleine  
écartelée  
l'aube est son cri  
dans les arrières-cours  
dans les étables  
dans les latrines  
dans la fange des nuits d'orage  
elle se masque d'effraie  
ventre de tourbe  
copulation procréation extinction  
la démesure de sa chevelure d'automne  
jeune faon qu'un chasseur écorche  
crête d'iris et d'horizon

son œil de mariée  
aveugle voie lactée

*Les parfums du soir*

contre hanches joues et cuisses  
soulevant paupières et cheveux  
papillons et corbeaux

fragilité d'éphémères  
voracité de lion des mers  
les frondaisons incendiées  
sont jetés par-dessus bord

le souvenir du repas  
taraude le ventre les seins la gorge

contre hanches joues et cuisses  
soulevant paupières et cheveux  
papillons et corbeaux...

*Le temps d'un soleil*

enchaînée vaporeuse humide  
nœuds d'absences  
l'orbe de ses yeux

sa robe  
vasque où vagit la promesse

son sang  
traînée de poussière et de gaz

accouplement violent  
sur la berge des lacs

dans les villes  
reflets de meurtres  
de suicides et de peurs

vols sulfureux de geais  
au grand large  
l'éclat de son trépas

## *Nuits d'hiver*

*à Joséphine*

rouges joues en fleur  
corolles mauves  
herbes gâchées  
s'ébattent dans la houle des ocres  
chevauchent des éclaboussures de blancheur

des boyaux sexes  
éclosent dans le premier cri des neiges  
et s'endorment dans l'éclat du gel

chaque jour  
cirques et lits  
se perdent dans le vol des rapaces

La chair des nuits d'hiver  
siffle les serpents de l'oubli



## *Déhiscences*

je me perds dans tous ces siècles  
lequel abonde à ma gorge ?  
lequel sculpte mon squelette ?  
de quelle voix se tisse mes yeux ?

les totems les caveaux les cathédrales  
les roses trémières Mullner Haupstrass et Harar  
en quel lieu le temps de mon passage ?

des cris de vapeurs m'assomment chaque nuit  
mammifères poisson rouge hirondelle cyanobactéries  
en courroies colorées me musellent me libèrent  
m'emportent  
l'onde crépite dans ma langue flamboyante  
incendiaire la vague de mes enfances

mon reflet est un coup de pinceau effacé  
mes ombres des flaques de pétrole où les souvenirs  
copulent  
mon squelette un banc de calcaire que les morts érodent  
mon œil brun un reflet de lune

je ne suis jamais née  
ce qui gronde ce qui creuse ce qui disperse  
les mots rêvant la terre...

illustration de couverture Ana Minski  
imprimé sur papier recyclé  
<http://mitaghoulter.blogspot.fr/>  
<http://www.lesruminants.org/>

*Les Ruminants, Toulouse, 2016*

*ISBN : 978-2-9551499-3-5*